



HAL
open science

Le traumatisme dans les représentations du siège de Leningrad dans la littérature de jeunesse russe

Laure Thibonnier

► **To cite this version:**

Laure Thibonnier. Le traumatisme dans les représentations du siège de Leningrad dans la littérature de jeunesse russe. S. Fiszler, A. Nivière (dir.),. Réécritures de l'Histoire en Europe centrale et orientale après 1989, 2017. hal-01934267

HAL Id: hal-01934267

<https://hal.science/hal-01934267>

Submitted on 25 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le traumatisme dans les représentations du siège de Leningrad dans la littérature de jeunesse russe

Le 75^e anniversaire du début du siège de Leningrad, le 8 septembre 2016, a été à Saint-Petersbourg l'occasion d'un débat autour des formes qu'il conviendrait de donner aujourd'hui à cet événement douloureux de l'histoire soviétique. L'historien Lev Lourié constata alors que la mémoire collective actuelle demeurait encore très largement tributaire de la symbolique créée sous Khrouchtchev¹. Le premier numéro de la *Nouvelle revue littéraire*² [*Novoe literaturnoe obozrenie*] en 2016 a également rassemblé huit articles consacrés aux récits du siège de Leningrad. Polina Barskova³ y rappelait que, dans le récit officiel soviétique, Leningrad était vu comme une ville-front, dont le sacrifice aurait été nécessaire à la victoire finale de 1945. Tatiana Voronina notait la difficulté pour les écrivains de se dégager de ce récit initial, même lors de la perestroïka et pendant la décennie suivante⁴. A ses yeux, seule une nouvelle génération d'écrivains, n'ayant pas connu le réalisme socialiste et la censure soviétique, a pu se lancer très récemment à la recherche de nouvelles formes. Tatiana Voronina relève aussi que l'expression du traumatisme lié à cet événement aurait été peu compatible avec le réalisme socialiste⁵.

Ainsi les représentations du siège de Leningrad proposent-elles un exemple pertinent pour qui s'interroge sur les réécritures de l'Histoire en Russie après la chute de l'URSS en 1991 : cette date représente-t-elle une frontière, ou la représentation du siège obéit-elle à une temporalité différente ? La question se pose à double titre dans la littérature de jeunesse, à laquelle est souvent assignée la mission de transmettre aux jeunes générations l'expérience des aînés, et qui est destiné à un public dont on estime souvent qu'il doit être protégé de ces sujets difficiles. Pour répondre à

1. « Lev Lur'je o tom, čto nužno delat' s dnem načala blokady », *Delovoj Peterburg*, en ligne sur : <<http://www.dp.ru/104qwj>> (25 novembre 2016).

Sur cette symbolique officielle dans les monuments et les cérémonies commémoratives, voir Lisa Kirschebaum, *The Legacy of the Siege of Leningrad, 1941-1995 : Myths, Memories, and Monuments*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

2. *Novoe literaturnoe obozrenie*, n°1 (137), 2016, en ligne sur : < <http://www.intelros.ru/readroom/nlo/nlo137-2016>> (25 novembre 2016).

<http://www.intelros.ru/readroom/nlo/nlo137-2016>

3. Polina Barskova, « "Bezmyatežnye dni v osaždennom gorode" : o raznoobrazii blokadnyh tekstov i metodov ih izučeniya », *NLO*, *op. cit.*, en ligne sur : <<http://www.intelros.ru/readroom/nlo/nlo137-2016/29488-bezmyatezhnye-dni-v-osazhdennom-gorode-o-raznoobrazii-blokadnyh-tekstov-i-metodov-ih-izucheniya-ot-sostavitelya.html>> (25 novembre 2016).

4. Voir aussi Lisa Kirschenbaum, *op. cit.*, p. 4 : « Ce qui complique ce tableau d'une mémoire fabriquée pour et par l'Etat est le fait que, longtemps après la chute de l'URSS, les images, les tropes et les récits du culte de la guerre approuvé par l'Etat ont continué à transparaître à travers les témoignages écrits et oraux des survivants du siège. »

5. Tatjana Voronina, « O starom po-staromu : blokada Leningrada v literature èpohi peremen », *NLO*, *op. cit.*, en ligne sur <<http://www.intelros.ru/readroom/nlo/nlo137-2016/29493-o-starom-po-staromu-blokada-leningrada-v-literature-epohi-peremen.html>> (25 novembre 2016).

ce questionnement, nous avons choisi des œuvres répondant à trois critères. D'une part, elles sont destinées à la jeunesse, explicitement (par la mention de la catégorie d'âge visée, par exemple) ou implicitement (leur auteur est réputé écrire pour la jeunesse, leur éditeur se consacre principalement à la littérature de jeunesse). D'autre part, les textes soviétiques proposés ici ou bien ont fait l'objet de rééditions récentes, ou bien figurent parmi les recommandations de lecture de sites de parents, de bibliothécaires ou de musées. Enfin, puisqu'il s'agit d'étudier la représentation du traumatisme, leurs auteurs sont tous des témoins directs ayant vécu le siège de l'intérieur.

Le récit optimiste

L'histoire des habitants d'un appartement communautaire léningradois contée dans les *Trois petites filles* [*Tri devočki*, 1948] de Elena Vereïskaïa fait une place importante aux difficultés quotidiennes rencontrées par les habitants de la ville assiégée. Bombardements, blessés, mourants et morts, froid et faim combattue par diverses substances ordinairement impropres à la consommation (colle à menuiserie, cuir, glycérine...), transformations physiques provoquées par les privations : on retrouve ici les éléments du quotidien reconstitué plus tard par Ales Adamovitch et Daniïl Granin, à partir de témoignages de survivants, dans *Le livre du siège* [*Blokadnaja kniga*, 1979 pour la 1^e édition], ou encore par l'historien Sergueï Iarov, s'appuyant sur les journaux et mémoires des habitants assiégés, dans *La vie quotidienne de Leningrad assiégé* [*Povsednevnaïa žizn' blokadnogo Leningrada*, 2013]. Si l'auteure passe sous silence le sujet du cannibalisme, longtemps tabou, elle n'hésite pas à décrire les sensations de ses personnages lorsque l'épuisement les conduit à la limite de la mort⁶, ou modifie leur perception de la réalité au point de provoquer des hallucinations⁷. Leurs sentiments sont également évoqués, souvent la

6. Elena Verejskaja, *Tri devočki. Istorija odnoj kvartiry : povest'*, SPb., M., Reč', 2016, p. 140-141 : « à chaque pas, ses forces diminuaient ; elle avait la tête qui tournait, ses jambes semblaient de coton et ne la portaient plus. Le chemin était encore loin jusqu'à chez elle...

Sur le point de perdre conscience, elle s'adossa, de ses dernières forces, au mur d'un immeuble, pour ne pas glisser à terre. [...] "Si je tombe, je ne me relèverai pas", se dit-elle, fermant involontairement les yeux. »

Les traductions sont de l'auteur de l'article.

7. *Ibid.*, p. 195-196 : « Soudain, Natacha tomba dans un état étrange et indescriptible, une sorte de délire. Elle avait parfaitement conscience d'avancer sur la glace du lac Ladoga, de la profondeur de l'eau sous elle, de la présence du front et des Allemands tout près d'elle, des deux côtés. Mais, soudain, surgit devant elle une bête énorme et horrible, semblable aux dragons dans les illustrations de ses contes. Sa gueule immense, aux dents pointues et rapaces, était grande ouverte, mais une baïonnette était fichée en plein dans son palais. C'était son père qui tenait cette baïonnette, campé sur la lippe dégoûtante du monstre. »

crainte et l'inquiétude pour les proches, mais aussi la colère et la haine⁸, sans pour autant que la description de leur monde intérieur prime sur le déroulement de l'intrigue.

Dans sa nouvelle, Elena Vereïskaïa accorde une importance particulière à l'attachement entre famille et proches. A plusieurs reprises, les personnages sont sauvés par des gestes de sollicitude. Le voisin, un vieillard renfermé, donne en secret une partie de son pain au plus jeune enfant de l'appartement, extrêmement affaibli par les privations⁹. Les hommes proches partis au front, dont on n'avait plus de nouvelles, apparaissent miraculeusement en apportant de la nourriture¹⁰. Jusqu'à Sofia Mikhaïlovna, la mère de la petite héroïne, sur le point de défaillir dans la rue, qui ne trouve la force de terminer son chemin que grâce à une vision de son père, décédé depuis plusieurs années¹¹. Ces exemples s'inscrivent dans l'image officielle de la population de la ville-front unie et solidaire, mais rejoignent aussi les traces réelles de compassion et d'amour relevées par Sergueï Iarov dans les journaux intimes et mémoires consacrés au siège¹².

L'image officielle de l'union sacrée des Léningradois contre l'ennemi est plutôt véhiculée par les discours des personnages rapportés au style direct. Ainsi une jeune fille enrôlée dans l'armée, revenue du front en ville pour quelques jours, s'exclame : « — Quel courage ! dit la jeune fille en entamant la conversation. [...] Va comprendre comment ils tiennent... S'il y avait deux-trois héros, passe encore ! Mais une ville entière¹³ !.. » Dans cette réflexion de Sofia Mikhaïlovna, Leningrad est présenté, conformément à la rhétorique officielle, comme une ville-front : « Toujours le front [...], et nous, ne sommes-nous pas sur le front¹⁴ ? » Ailleurs, les autorités font figure à la fois de mentors et d'audacieux organisateurs¹⁵. Et la nouvelle se termine sur l'évocation par les petites héroïnes des figures tutélaires de Hertzen et Ogariov, et leur serment de « consacrer toute leur vie à la lutte pour le bonheur du peuple¹⁶ » et de « mettre toutes [leurs]

8. *Ibid.*, p. 168-169 : « Soudain, Natacha éprouva le sentiment, d'une vivacité stupéfiante, que son âme ne souffrait pas seulement pour sa mère et pour Totik, mais aussi pour les habitants de l'immeuble en flammes, pour Nina Smolina, à qui malheur était arrivé, pour toute sa ville natale, pour tout son pays... »

— Soyez maudits ! Maudits !.. Natacha s'arrêta soudain : il lui semblait que la douleur, la colère et la haine allaient l'étouffer ».

9. *Ibid.*, p. 175-176.

10. *Ibid.*, p. 147-148.

11. *Ibid.*, p. 141.

12. Sergej Iarov, *Blokadnaja ètika. Predstavljenija o morali v Leningrade v 1941-1942 gg.*, M., Centrpoligraf, 2012, notamment chapitres 1 et 2^{de} la partie II, p. 192-205, et p. 322 : « Le quotidien du siège, tel une chape de plomb, enfonçait l'homme dans la boue : comment ici être prêt à manifester de l'empathie, de la compassion et de l'amour ? Et pourtant, il y en avait, de l'empathie : au chevet des mourants, nous voyons leurs parents et leurs amis, lorsqu'ils étaient toujours en vie. De la compassion aussi, il y en avait : le pain qu'on avait mis de côté pour soi se retrouvait dans la main tendue d'un enfant. »

13. E. Verejskaja, *op. cit.*, p. 170.

14. *Ibid.*, p. 184.

15. *Ibid.*, p. 179 : « C'est un plan hardi, très audacieux de la part du Conseil militaire ! » (il s'agit de la Route de la vie, qui permet l'évacuation des habitants et l'approvisionnement de la ville par le lac Ladoga).

16. *Ibid.*, p. 220.

forces au service de [leur] peuple, de [leur] Patrie¹⁷. » De ce point de vue, les *Trois petites filles* s'inscrivent dans le canon du réalisme socialiste tel que l'a défini Katerina Clark¹⁸, avec ses personnages positifs (les petites héroïnes, leurs parents et voisins), ses mentors (les parents, les militaires, les autorités de la ville), sa fin heureuse et l'initiation réussie des héroïnes comme point culminant de la nouvelle (leur serment à la fin du roman témoigne de leur nouvelle conscience politique). La conformité idéologique n'est donc pas un obstacle majeur à la description du traumatisme, même si cette dernière n'est pas insistante (d'autant que la moitié du livre est consacrée à la période précédant la guerre).

La septième symphonie [*Sed'maja simfonija*] de Tamara Tsinberg, parue en 1964, ne fait pas non plus l'économie d'épisodes douloureux, notamment la description des conséquences de la faim. La nouvelle s'ouvre sur une scène où une femme tente désespérément de se faire délivrer du pain, alors qu'elle a déjà reçu sa norme pour deux jours : elle semble avoir perdu la raison¹⁹, et quitte bientôt la ville en abandonnant son petit garçon, âgé d'un peu moins de 3 ans. Cet enfant sale et apathique²⁰ ne marche plus, ne parle plus, n'a même plus la force de crier pour appeler sa mère disparue, et a presque perdu toute apparence humaine²¹. Ici aussi, l'esprit du temps se fait sentir. La littérature du dégel accordant plus de place aux thèmes individualistes de l'amour et de la famille²², l'intrigue se noue autour d'une jeune adolescente de 14 ans, Katia, qui recueille le petit garçon abandonné. Elle s'attache à un soldat de passage à Leningrad, dont le lecteur sait qu'il est le père de l'enfant. Le destin les réunit à quelques reprises, avant qu'ils ne s'avouent leurs sentiments respectifs à la fin de la nouvelle : le père et le fils sont réunis (à leur insu), Katia et Alexeï fondent une nouvelle famille. Par cette fin optimiste et par l'idée que l'héroïne puise ses

17. *Ibid.*

18. Katerina Klark, *Sovetskij roman : istorija kak ritual*, Ekaterinburg, izd. Ural'skogo universiteta, 2002.

19. Tamara Cinberg, *Sed'maja simfonija*, SPb., M., Reč', 2015, p. 7-8 : « *Le cou étiré, comme possédée*, elle regardait les mains couper le pain. *Elle était occupée par une seule pensée* : obtenir du pain aujourd'hui. [...] Bien qu'elle comprît qu'il n'y avait aucun espoir, la femme continuait à demander, d'une voix basse, enrouée, avec *une insistance maniaque*. [...] elle... *ne pouvait déjà plus ni raisonner, ni réfléchir*. Toutes ses pensées, comme ses yeux, étaient dirigées vers le pain posé sur le comptoir. » [c'est moi qui souligne – L.T.]

20. *Ibid.*, p. 13 : « Il était couché, immobile [...] ».

Lentement, comme de mauvaise grâce, le petit garçon ouvrit les yeux. Pendant quelques secondes, il regarda devant lui, indifférent, puis se redressa difficilement et s'assit. Le bonnet qu'il portait, et qui n'était pas noué, était resté sur son oreiller. Son foulard, qui avait glissé sur sa nuque, découvrait des cheveux souples, emmêlés, blonds, coupés sur le devant par une main malhabile. Son visage n'exprimait rien d'autre qu'une fatigue docile. »

21. *Ibid.*, p. 19-20 : « Dans la chambre, il n'y avait rien. Mais le bruit étrange était devenu encore plus perceptible.

C'est alors qu'Anna Vasil'evna, tressaillant de surprise, distingua, dans le coin, un petit lit et un enfant qui y était couché.

Il pleurait, mais pas fort comme les enfants en bonne santé, exigeants, conscients de leur bon droit. La bouche à peine ouverte, il geignait doucement, émettant toujours la même note nerveuse et faible. »

22. K. Klark, *op. cit.*, p. 185.

forces dans l'amour et le soin qu'elle doit prendre de l'enfant²³, *La septième symphonie* reste donc assez proche des *Trois petites filles*.

Le traumatisme

La sœur de la tristesse [*Sestra pečali*] de Vadim Šefner, parue pour la première fois dans la revue *Zvezda* en 1969, reflète également les tendances générales de la littérature de cette période. Là encore, il s'agit d'une histoire d'amour entre le jeune narrateur, Anatoli, mobilisé pour défendre Leningrad, et Liolia. La narration se fait plus intimiste, proposant des portraits psychologiques plus fins et accordant plus de place au monde intérieur du héros. L'auteur joue d'ailleurs sur ce procédé pour retranscrire l'altération de la conscience causée par la faim. Plus le récit avance, plus l'introspection disparaît et les descriptions se font laconiques et factuelles : le froid qui s'installe plus tôt, l'eau salée qui permet de tromper la faim, mais provoque une rétention d'eau souvent fatale, le soldat qui meurt d'épuisement au volant d'un tracteur, alors qu'il dégageait la piste d'atterrissage... Au plus fort des privations, alors qu'Anatoli est à bout de forces, ne demeurent plus que les rêveries alimentaires, qui le poursuivent même en service²⁴, et le rassasient parfois plus que les nourritures terrestres²⁵. Anatoli est indifférent au reste, y compris à sa propre mort²⁶.

La sœur de la tristesse tranche nettement avec les ouvrages précédents par sa description du soldat, d'où est absent tout héroïsme, et des scènes de combats, marquées par l'absurdité et la désorganisation du repli de l'Armée rouge devant les Allemands. Si Anatoli monte à l'attaque, ce n'est pas pour défendre la Patrie, mais parce que le refus est puni de la peine capitale²⁷. A quelques secondes de l'assaut, la situation lui semble totalement irréaliste²⁸. Le schéma narratif de *La sœur de la tristesse* se démarque également de l'optimisme des nouvelles précédentes, puisqu'ici,

23. Tamara Cinberg, *op. cit.*, p. 99-100 : « – Avec lui, l'hiver a dû être pénible pour toi.

– Pas du tout. Seule, c'est plus dur. Est-il possible de souffrir autant seulement pour soi ? Mais là, même lorsqu'on n'a plus de forces, on sait que quelqu'un nous attend, et que si on ne revient pas, il mourra, tout simplement. Non, c'est plus facile lorsqu'on ne souffre pas seulement pour soi. »

24. Vadim Šefner, *Sestra pečali*, M., Samokat, 2015, p. 266-267 : « Je commençais à voir des rêves, parfois très beaux et étranges [...] Il me semblait de plus en plus souvent que, dans notre chambre carrelée, sur le poêle, reposait une boîte de lait concentré non entamée. [...] le lendemain, ce mirage m'obscurcissait de nouveau l'esprit. Je faisais les cent pas, voyais tout, entendais tout, ne laissais personne approcher de l'entrepôt. Mais quelque part dans le souterrain de ma conscience, la boîte roulait, m'appelait de son étiquette bleu et blanc, son fond de fer-blanc, impatiente de rencontrer l'ouvre-conserves. »

25. *Ibid.*, p. 268 : « lorsque je me réveillais, je n'avais plus envie de manger, comme si j'avais mangé à satiété en rêve. »

26. *Ibid.*, p. 268-269 : « Que des hommes meurent à côté de moi ne m'effrayait ni ne m'étonnait : c'était comme si cela allait de soi. J'étais comme devenu insensible. L'idée que moi aussi, je pouvais également passer dans l'autre monde ne m'effleurait pas. Je n'y pensais tout simplement pas. »

27. *Ibid.*, p. 198 : « Nous rampâmes à travers le pré et nous couchâmes près de la route, à gauche de ceux qui étaient déjà installés là. D'ici, nous devons prendre ce monticule. Quitter le champ de bataille signifiait être fusillé sur place. Aucune raison de craindre les explosions d'obus : le feu de l'artillerie nous protégerait. »

28. *Ibid.* : « J'étais couché là, et d'étranges pensées tournaient dans ma tête. Cette forêt, ce champ, ce monticule devant, étaient-ils bien réels ? Et moi ? Était-ce bien moi, couché ici et maintenant au bord de cette route ? Tout cela était-il bien vrai ?.. »

L'amour ne suffit plus à sauver ceux que le héros aime, et leur disparition ne peut pas être interprétée comme un sacrifice nécessaire à la survie du héros et de la ville, et ainsi sublimée et justifiée : les camarades d'Anatoli tombent dans des combats guère héroïques, et Liolia, sa fiancée, disparaît dans un bombardement.

L'autre originalité de Shefner réside en ce qu'il entame une réflexion sur la mémoire traumatisée, sans doute permise par le temps écoulé depuis les événements tragiques du siège de Leningrad. L'évocation des quelques mois précédant l'invasion de l'URSS par les troupes nazies en 1941 s'accompagne d'une remarque sur le temps effaçant les souvenirs, à l'exception des jours heureux²⁹. Le récit progressant, les occasions de réjouissance disparaissent. La mémoire d'Anatoli refuse d'évoquer les traumatismes les plus graves, la période où, après avoir frôlé la mort d'épuisement, il se rétablit pour apprendre la disparition de sa fiancée :

Aujourd'hui, il ne m'est guère agréable ni facile de me souvenir de ces jours de famine. Ma mémoire résiste. Elle se souvient de tout, mais conserve ces souvenirs sous clé, profondément enfouis ; elle les encapsule, les enveloppe dans d'autres souvenirs, plus légers et joyeux. Mais il faut se souvenir de tout. Que cela soit couché sur le papier, et donné à lire à quelqu'un. Quant à moi, je tâcherai d'oublier. Ou plutôt, non pas d'oublier, parce qu'il est impossible d'oublier tout à fait, mais de rendre tout cela à ma mémoire pour qu'elle le conserve dans ses tréfonds³⁰.

Dans ce passage, Shefner décrit très justement les manifestations du traumatisme (déli, résistance du conscient face au retour du souvenir, transfert vers d'autres événements moins douloureux), mais aussi la voie de sa guérison : l'évocation minutieuse de l'événement traumatique permettant à la victime, en mettant des mots sur son traumatisme, de l'intégrer à son histoire passée, de la mettre à distance et de diminuer ainsi la souffrance liée à ce souvenir afin de continuer à vivre. Le livre se termine néanmoins sur un constat mitigé. Anatoli a certes poursuivi sa vie et fondé une famille avec une autre femme, mais la guerre n'est pas terminée pour lui :

Elle [Liolia – LT] vit dans ma mémoire, et lorsque je disparaîtrai, elle disparaîtra avec moi. Nous mourrons au même instant, comme foudroyés par un même éclair. A ce moment, la guerre se terminera pour nous³¹.

A la fin de la perestroïka, près de cinquante ans après le début du siège, la réflexion entamée par Shefner se poursuit dans *Je vous rejoindrai aux cieux* [*Ja dogonju vas na nebesah*, 1990], une nouvelle de Radi Pogodin. Ici aussi, la vie militaire est marquée par l'absurdité : plutôt qu'une marche triomphale, l'avancée de l'Armée rouge vers Berlin rappelle la débandade des premiers mois du

29. *Ibid.*, p. 144 : « Le rivage du passé se dérobe peu à peu à la mémoire, se confond avec la mer sombre de l'oubli. Mais telles des phares sur la côte, les réjouissances passées brillent et ne s'éteindront pas. Bien sûr, elles sont vouées à disparaître, elles aussi, mais en même temps que nous. »

30. *Ibid.*, p. 270.

31. *Ibid.*, p. 280.

conflit décrite par Shefner, tant les morts sont absurdes et la discipline peine à régner dans les troupes soviétiques. Face à « la belle étudiante Maria, première de sa promotion et activiste³² », qui reproche à l'écrivain Pè que « dans ses livres, on pleure souvent³³ », le narrateur réfute l'optimisme forcené et l'idée que les souffrances et les milliers de morts du siège auraient été un sacrifice nécessaire³⁴.

Pogodin consigne minutieusement la confusion, voire la perte de sens, causées par le traumatisme. Cette confusion affecte même l'écriture de la nouvelle, où le narrateur fait des sauts incessants entre cinq périodes de sa vie : le présent, son enfance avant guerre, le premier hiver du siège, qu'il passe à Leningrad avant d'être évacué dans un état d'épuisement physique extrême, une période de convalescence à l'arrière, puis la mobilisation, la marche avec l'Armée rouge jusqu'à Berlin et le retour en URSS. Cette distorsion du temps reflète les évolutions de la littérature en cette fin d'époque soviétique³⁵. En outre, la non-linéarité du récit suscite chez le lecteur une confusion proche de celle du survivant du siège, que les événements du présent renvoient incessamment à son passé traumatique :

Lorsque les soucis quotidiens cessent de réguler le temps vivant d'un homme, son passé devient soudain si saillant, si étonnant qu'il commence à avoir l'impression de vivre dans deux directions temporelles, ou que les boucles d'une spirale incompréhensible se referment sur lui. D'où le souffle court et la sueur qui perle à son front³⁶.

Comme Shefner, Pogodin relève le refoulement³⁷ et la réticence de la mémoire à évoquer les événements traumatiques³⁸. Il souligne aussi la difficulté du témoin confronté à l'incrédulité de ceux à qui il s'ouvre³⁹. Face à ce traumatisme dépassant l'entendement, Pogodin en conclut à l'épuisement du langage⁴⁰ ; l'essence de cette expérience demeure au-delà du langage, recouverte

32. Radij Pogodin, *Ja dogonju vas na nebesab*, SPb., izd. KEM, 1998, p. 63.

33. *Ibid.*

34. *Ibid.* : « Notre génération, à l'écrivain Pè et moi, a eu tant de raisons de pleurer que ces larmes ne peuvent être dissimulées ni dans l'ironie, ni dans le sarcasme, ni dans le ciel émaillé, parmi les décorations et les médailles. Quand on nous dit que la victoire a coûté vingt-mille vies, peut-être est-il temps de demander pourquoi ce prix a été aussi élevé ? Et des larmes d'impuissance nous monteront aux yeux : nous avons payé deux, trois, quatre fois ce prix pour redevenir humains, car nous ne souhaitions finalement devenir ni des demi-dieux, ni des demi-diables. »

35. L'article de Viktor Erofeev « Requiem pour la littérature soviétique » [« Pominki po sovetskoj literature »] date de la même année

36. *Ibid.*, p. 256.

37. *Ibid.*, p. 291 : « Nous étions en avril. A Leningrad, des gens dont la dystrophie avait été toute envie de vivre au niveau cellulaire continuaient à mourir. Je n'évoquais pas le souvenir du siège. »

38. *Ibid.*, p. 291-292 : « Dans mes rêves, je ne voyais jamais le siège. [...] Même en rêve, même à travers la souffrance qui accélèrait la conscience, mon cerveau refusait de me laisser accéder à la mémoire du siège. »

39. *Ibid.*, p. 278 : « Parfois, les épisodes de ta propre vie, contés à voix haute, embarrassent ton interlocuteur, le font même rougir. Tu sais parfaitement que tout s'est passé comme tu le dis, bien qu'avec le temps, tu t'étonnes toujours plus et t'en veux pour cet étonnement. Mais tu sais aussi que ton interlocuteur ne croit pas un traître mot de ce que tu lui dis. Il s'appuie sur son expérience et son caractère, et lui aussi, avec un soupir de dépit, découvre soudain que tu es aussi d'affabuler. »

40. *Ibid.*, p. 292 : « Le siège n'est pas constructif (je parle de sentiments), et n'est donc pas susceptible d'être reconstruit. On peut écrire une pièce sur le siège, mais pas sur les souffrances, ni sur son essence. »

d'un voile de silence : « Finalement, les journalistes consigneront des souvenirs décolorés, tout en sachant bien que leur essence est dans la larme fantomatique voilant les yeux, dans le soupir et, surtout, dans le silence, et ce sera une tentative de saisir le silence⁴¹. » Pour, malgré tout, transmettre son témoignage, Pogodin cherche à frapper l'esprit et à atteindre le cœur du lecteur, à évoquer en lui des sentiments ambivalents, en utilisant des images sublimes, saisissantes de beauté et de poésie, mais également terriblement cruelles, telle celle de son voisin mort sur son fauteuil au milieu d'une pièce gelée :

La chambre étincelait malgré la saleté et la suie, malgré le petit poêle rouillé au milieu. Des arcs-en-ciel flamboyaient, des éclats d'arcs-en-ciel, des étincelles perçantes d'arcs-en-ciel. Elles resplendissaient, immobiles. La pièce était remplie d'aquariums [...] Dans ces aquariums, les yeux exorbités, des poissons rouges, des queues de voile, des vives oranges et noires, d'autres encore tout bleus. Ils me regardaient fixement. C'était de la glace. L'eau était de la glace, les poissons étaient de la glace. Des cristaux magnifiquement transparents et réguliers. [...]

Dans son fauteuil recouvert de peluche, Ian Karpovitch, immobile. Je le regardais, lui aussi me regardait. Il était assis, tête nue, les cheveux blancs, la suie zébrait son visage, son sourire dévoilait ses fausses dents. Ses yeux étaient couverts de givre⁴².

La confession

Dès avant la chute de l'URSS en 1991, certains écrivains ont donc déjà abordé la question du traumatisme et de ses conséquences, et ont représenté les survivants du siège non pas comme des héros, mais comme de simples mortels. Ce n'est donc pas ici que réside la spécificité de la représentation du siège dans *Je dois rester vivante* [*Dolžna ostat' sja živoj*], de Lioudmila Nikolskaïa⁴³. Cette nouvelle parue en 2010 se distingue principalement par une fidélité historique sans doute plus grande et un tableau de la vie quotidienne plus nuancé et plus proche du témoignage. La voisine espérant l'entrée prochaine des nazis dans la ville reflète les dissensions et les opinions défaitistes régnant dans la population, révélées par Nikita Lomagin dans *Le siège inconnu*⁴⁴ [*Neizvestnaja blokada*, 2002]. Comme dans les *Trois petites filles*, la petite héroïne, Maïa, est protégée par une mère aimante, mais nombreux sont les exemples où une famille nocive rend le quotidien encore plus difficile et compromet les chances de survie : une voisine acariâtre dénigre en permanence son mari, le beau-père alcoolique de la petite voisine et amie de Maïa confisque les cartes de rationnement de toute la famille pour se procurer de l'alcool... Ici, le cannibalisme fait aussi partie du quotidien : Maïa redoute d'être enlevée pour être mangée. Elle se méfie aussi bien des autorités que de son prochain : elle a trouvé une carte de rationnement, ne l'apporte pas à

41. *Ibid.*, p. 282-283.

42. *Ibid.*, p. 259.

43. Ljudmila Nikol'skaja, *Dolžna ostat' sja živoj*, M., SPb., Detskoe vremja, 2013.

44. Nikita Lomagin, *Neizvestnaja blokada*, M., SPb., Neva, 2002.

l'administration par crainte d'être accusée de vol, et préfère en chercher elle-même le propriétaire, ce qui l'amène à dévoiler des spéculateurs de nourriture et de cartes de rationnement, avec, à leur tête, le chef de l'administration de l'immeuble : la question de la corruption de l'administration et du Parti, étudiée à la même période par Sergueï Iarov⁴⁵, est ici ouvertement abordée. La chute du récit est moins pessimiste que chez Shefner et Pogodine, puisque les malfaiteurs sont démasqués, mais pas aussi optimiste que chez Vereïskaïa ou Tsinberg, puisque le livre se clôt en décembre 1941, avant le mois particulièrement meurtrier de janvier 1942.

Moins complexe que chez Shefner ou Pogodin, l'intrigue dévoile un nouvel aspect de la vie pendant le siège : à travers les tiraillements de Maïa, qui hésite à utiliser la carte de rationnement trouvée ou chercher son propriétaire, Nikolskaïa évoque les dilemmes moraux, la honte et la culpabilité d'habitants qui, affamés, sont partagés entre la possibilité de se procurer de la nourriture par des voies plus ou moins honnêtes et la conscience de priver quelqu'un d'une nourriture frugale, mais vitale. A la fois de par sa nature généreuse, mais aussi pour atténuer ses remords de conscience, Maïa entreprend d'aider ses voisins les plus isolés et nécessiteux. Nous pouvons voir ici la transposition littéraire des travaux de Sergueï Iarov sur les modifications de l'éthique des habitants de Leningrad pendant le siège⁴⁶ : la « confession » littéraire de Maïa rejoint les confessions formulées de manière plus ou moins consciente dans les journaux intimes étudiés par Sergueï Iarov.

On voit ici que l'expression du traumatisme est réelle même dans les textes les plus précoces de Vereïskaïa (1948) et Tsinberg (1964), et particulièrement poignante dans les textes de Shefner (1969) et Pogodin (1991). Les années 2000 marquent une troisième phase dans la réflexion des témoins sur leur expérience, où peuvent être exprimés des sentiments plus dérangeants de peur et de culpabilité. L'analyse de ces cinq textes montre donc que les dates des grands bouleversements retenues par l'historiographie sont souvent le résultat de processus souterrains ayant commencé à travailler les sociétés bien plus tôt. La frontière évidente entre les époques soviétique et post-soviétique ne doit donc pas occulter les évolutions et transformations ayant précédé 1991.

LAURE THIBONNIER

ILCEA4 – EA 7356

45. Sergej Iarov, *Povsednevnaïa žizn' blokadnogo Leningrada*, M., Molodaja Gvardija, 2013.

46. Sergej Iarov, *Blokadnaja ètika*, *op. cit.*